

**PATRICK MOREL**  
**Les dérives de l'Horloge**

S-ACTIVE 🔍





« La possession du pouvoir corrompt  
inévitablement la raison. »

Emmanuel Kant

*Campagne normande*

Le berger allemand émergea, les oreilles dressées, l'ouïe en alerte.

Au loin, l'écho d'un bourdonnement progressait sous les frondaisons de chênes centenaires. Thys grogna. Il détestait le bruit des moteurs. Surtout depuis qu'une automobile lui avait salement amoché l'arrière-train. Un coup à le laisser pour mort, s'il n'y avait eu cette main tendue. La main de Joss, une épave dans son genre. Depuis il se traînait, tirant furieusement à gauche deux pattes hostiles à toute règle de parallélisme.

Les grognements gagnèrent en intensité tandis que l'animal découvrait une dentition à rendre jaloux un loulou de Poméranie. Une simple posture cependant, afin de rappeler à Joss le chien de garde qu'il était.

— Ta gueule, Thys ! T'as rien à craindre, c'est Lina.

Lina ou pas, l'animal redoutait les visites. Dans cet univers de quinze mètres carrés, il se sentait le maître des lieux. Le protecteur de Joss. Le gardien du temple. À trois, la donne s'en trouvait fatalement bouleversée.

La porte du mobile home s'ouvrit et une bouffée de fraîcheur s'invita.

Thys sauta du lit avec difficulté en aboyant méchamment.

Lina le toisa comme si de rien n'était.

— Toi et moi, on ne sera jamais potes ! constata-t-elle en retirant son béret.

— Il a pas envie d'te voir !

— Il me dégoûte. Mais un de ces jours, je vais lui apprendre la politesse. Tu comprends, sale cabot de merde !

Thys exhiba les crocs pour la forme puis tourna les talons sans gloire en espérant retrouver sa place au pied du lit. Mais Joss le prit de vitesse et lui décocha un violent coup de pied qui l'atteignit au flanc et le propulsa sous la table. La pauvre bête heurta le pied métallique solidaire du plancher. Il y eut un bruit d'os précédant un hurlement de douleur. De haine, aussi. Bref et halluciné. Puis la plainte s'éparpilla en un chapelet de gémissements pathétiques.

— Ça fait le fort en gueule mais c'est tout juste bon à lécher ma gerbe !

Vautré sur le lit, torse nu, une bouteille de gin à la main, Joss lorgnait un porno.

— Assez discuté, p'tite sœur, viens t'asseoir !

Entre deux rots tonitruants, le débit des mots s'écoulait en magma informe.

— Si tu retires ta Barbie !

Joss contempla la poupée gonflable à ses côtés et ricana.

— Serais-tu jalouse... de Jenny ?

Lina retira son cuir avec une moue éloquente. Son frère exerçait sur elle une bien étrange fascination. Malsaine et dérangeante. À chacune de ses visites, elle se sentait tiraillée entre colère et compassion, oscillant entre l'envie de le violenter et de le mater plus encore. Joss était un faible qui avait lâché la rampe du quotidien cinq ans plus tôt à la mort de ses parents. À vingt-neuf ans, il en paraissait quinze de plus, ruminant ce jour d'automne où ses géniteurs avaient péri dans l'explosion inexplicable de leur véhicule.

— OK, saque-toi poufiasse ! Ma p'tite sœur veut m'faire la causette.

Son bras droit se détendit et la poupée gonflable s'envola pour un aller simple. En bout de course, la forme s'avachit derrière une pile d'assiettes sales en équilibre instable sur la paillasse de l'évier. La tête de Jenny se coinça entre la paroi et le bec verseur, lèvres grandes ouvertes. Une vision cocasse qui incendia le cerveau de l'ivrogne.

— Voilà, sœurette, la place est libre ! Y avait qu'à demander...

Lina se fit violence et s'allongea à ses côtés. Machinalement, celui-ci plongea ses doigts dans la masse soyeuse de ses longs cheveux d'un noir d'ébène et les lissa avec l'application d'une petite fille rêvant de devenir un jour une pro de la coiffure.

Sur l'écran de la télé, une hardeuse subissait les assauts répétés de trois solides gaillards en couinant son texte.

— T'en as pas marre de toutes ces saloperies ?

— J'adore entendre le brame des biches violentées.

— C'est dégueulasse !

— Ne m'dis pas ça, Lina... Sans le sexe, l'alcool et le poker, je serais déjà mort... Ce qui m'différencie du cloporte...

Dans cette atmosphère qui empestait le chien, la cuisine et le stupre, la jeune femme en douta. La métamorphose semblait déjà bel et bien engagée.

— ... Je sais, je perds beaucoup. Mais tu peux compter sur moi, j'te rembourserai tout. Jusqu'au dernier centime d'euro ! Un jour...

— Stop, arrête de délirer ! Tu ne me rembourseras jamais...

— Quoi, tu m'crois pas ? Talon m'a à la bonne. T'inquiète, j'vais m'refaire !

Lina se releva et s'empara de la bouteille. Son regard n'avait plus rien d'amical.

— Regarde-toi, Joss ! Tu n'es plus qu'une épave... Ce Talon et sa clique de merde t'ont déjà piqué le manoir. Ils te taxent pour ce gourbi infâme. Demain, tu n'auras même plus de quoi te branler. Alors, il faut te secouer et vite, car avec tout ce que tu leur dois, ils vont finir par s'impatienter.

Pour donner plus de poids à son propos, Lina lança la bouteille sur l'écran de télé. L'image des corps en action s'éparpilla en autant d'étoiles assassines tandis qu'une fumée âcre les prenait à la gorge.

Sous la table, Thys grogna pour la forme.

Suffoquant, Joss se redressa, catapulté par un ressort invisible, avant de retomber grimaçant, les bras en croix et les yeux brûlants.

— Salope ! Tu m'as crucifié.

— Pas encore !

Lina enfourcha son frangin au niveau du bassin et prit appui sur ses poignets. Derrière ses paupières closes, Joss pleurait.

Soudain, le contact de ce corps à l'abandon aviva en elle un désir en latence.

Joss n'avait pas besoin qu'on l'engueule. Il souffrait de sa solitude et de sa déchéance, s'accrochant à des chimères dont lui seul voulait encore se persuader.

La jeune femme abandonna son ton autoritaire. Sa voix s'adoucit jusqu'à devenir un babil feutré. L'expression d'une mère bouleversée par le comportement capricieux de son fils.

— Regarde-moi...

L'homme s'exécuta.

C'était plus fort que lui, il ne pouvait lui résister.

— ... J'ai de quoi t'apaiser.

En une fraction de seconde, son regard de fauve blessé s'illumina.



— Vrai ?  
Autour d'eux, la fumée tardait à se dissiper.  
— Je t'ai amené un peu de fric.  
— Combien, dis ?... Combien ?  
— Deux mille.  
— Que ferais-je sans toi ?... Je n'arrive même plus à me tirer une nana. Je suis maudit !  
— Il n'y a aucune malédiction à ça...  
Une forte quinte de toux l'agita. Un intermède pathétique.  
— Comment as-tu fait ?  
— Je suis repartie au charbon.  
— Tes charmes ?  
— On peut rien te cacher. Heureusement pour toi que mes amants ne sont pas trop regardants sur le prix à payer.  
L'homme fixa le plafond, perdu dans ses pensées.  
— Et qu'est-ce que ça t'fait de baiser pour moi ?  
— La même chose que si je devais le faire pour un mac...  
Joss ricana bêtement.  
— Moi, un mac ?... Tu plaisantes !  
— C'est pourtant la réalité !  
— J'la crois pas ! Tu m'considères comme un mac ? Un putain de mac ?  
— Un mac qui m'est cher, rassure-toi.  
— Tu sais que les macs baisent leurs pouliches...

— Dans tes rêves, frérot ! L'honneur de la famille a ses limites et l'inceste n'entre nullement dans mes fantasmes.

— La vie est injuste.

— À qui le dis-tu !...

Tout à leur conversation, ni Joss ni Lina ne prêtèrent attention aux bruits venant de l'extérieur. Seul Thys avait flairé la nature de la menace. Mais, rancunier, il cuvait son amertume en surveillant du coin de l'œil ses deux tourmenteurs. Ce fut aussi pour cette raison qu'il s'abstint d'aboyer lorsque la porte s'ouvrit brutalement sur deux types à la mine patibulaire et qu'il refusa de s'interposer tandis qu'ils embarquaient *manu militari* le frère et la sœur. Question de principe ! Même que Jenny resta sans voix lorsque le plus grand balança une grenade dégoupillée juste avant de refermer la porte.

Alors pourquoi aurait-il aboyé ?

## 2

### *Banlieue rouennaise*

L'agglomération cultivait ses humeurs. Paul, ses regrets.

L'homme avait toujours vécu dans le passé. Peu de temps avant de prendre sa retraite, il avait racheté la maison de ses parents et replongé avec nostalgie dans ses souvenirs de gosse de banlieue. Il avait retrouvé avec émotion la pelouse du jardinet où son frangin et lui se frictionnaient les mollets dans d'interminables parties de ballon. Il avait surtout combattu la résistance de sa moitié, Véronique, qui espérait tant finir sa vie dans un pavillon neuf taillé à la mesure de ses rêves, ne s'imaginant pas devoir enfilet les charentaises de belle-maman jusqu'à son dernier souffle.

La pauvrete était morte avant de connaître pareille infamie. La faute à pas de chance. Un cancer foudroyant.

Alors, Paul s'était consolé en ressassant le passé tandis que son environnement se métamorphosait. Les urbanistes avaient abattu les tours disgracieuses en abandonnant les notions de verticalité et de clapiers communautaires au profit d'une horizontalité plus individuelle. À cinquante ans d'écart, Paul

devait composer avec de nouveaux voisins pas toujours respectueux des valeurs qu'on lui avait inculquées sur les bancs de l'école de la République. Mais qu'à cela ne tienne, il avait conscience que la société changeait. Que les mentalités aussi. Et que dans un tel contexte, un retour en arrière paraissait impossible, voire inimaginable. À moins qu'une bonne guerre ne vienne corriger le tir, comme le suggéraient parfois quelques nostalgiques des Trente Glorieuses.

Même si l'homme regrettait ses jeunes années, il n'en demeurait pas moins un observateur attentif de la vie du quartier, notant tout, jusqu'aux moindres déplacements d'Antonia, la petite grand-mère du bout de la rue qui passait tous les matins devant ses fenêtres pour aller acheter sa baguette à la boulangerie du coin.

Mais depuis quelque temps, un manège l'intriguait.

Un soir, sur les coups de minuit, en sortant sa poubelle, il avait repéré un fourgon stationné un peu plus haut, devant les garages. Des ombres en étaient descendues qui s'étaient engouffrées dans plusieurs box. Des silhouettes qu'il n'avait pas vues réapparaître.

Les nuits suivantes, le phénomène s'était répété à intervalles irréguliers. De quoi intriguer le flic qu'il avait été.

Avec un soin scrupuleux, nuit après nuit, il avait noté l'heure des allées et venues ainsi que les

numéros des plaques d'immatriculation des véhicules. Grâce à d'anciens collègues toujours en activité, il avait découvert que les fourgons étaient des véhicules de location qui œuvraient pour la Société Normande de Construction.

Fatalement, sa curiosité s'en trouva aiguisée et il pensa qu'il y avait là matière à pousser plus avant ses investigations. Ce qu'il fit avec une certaine jouissance, rognant un peu plus sur ses heures de sommeil. Petit à petit, Paul acquit la conviction qu'un trafic s'opérait autour de ces garages. Faisant fi des risques encourus, il multiplia les sorties nocturnes, passant et repassant devant les box, s'arrêtant parfois, collant son oreille aux portes dans l'espoir de surprendre un bruit. Une plainte. Un début d'explication.

Un soir, une panne d'électricité priva le quartier de lumière. Vers une heure du matin, une demi-douzaine d'ombres débarquèrent d'un utilitaire et s'engouffrèrent dans l'un des garages. Au retour des protagonistes, Paul n'en distingua plus que trois. Qu'étaient devenus les autres ? Ce mystère le tarauda jusqu'à la nuit suivante. Profitant toujours de la défaillance de l'éclairage public, armé d'une barre à mine et d'une torche, Paul passa en revue la dizaine de garages de la rue. Dans un premier temps, ses recherches se révélèrent infructueuses, mais il ne put se résoudre à lâcher prise aussi facilement.

À l'aide d'un trousseau de Saint-Pierre légué par un as de la cambriole, il crocheta la serrure d'un des box et s'y introduisit. Celui-ci était vide. Après un rapide examen du volume, les tapis disposés au sol attirèrent son attention. Il en souleva un premier, puis un second, constata qu'ils étaient plus nombreux qu'il ne l'aurait imaginé. Des tapis disposés selon un mode très précis, à la manière d'un tissage. Lorsqu'il les eut dégagés, une trappe apparut. Alors qu'il la dégageait, des plaintes lointaines et diffuses lui parvinrent tandis qu'un air vicié s'échappait de l'ancre mis à jour. Il hésita quelques secondes avant d'être happé par les échelons cimentés d'un escalier qui plongeait dans les ténèbres. Une volée de marches plus bas, il déboucha dans un boyau n'autorisant le passage que d'une seule personne. Se fiant aux plaintes qu'il percevait maintenant plus distinctement, il progressa, sur ses gardes. À intervalles réguliers, un nouvel escalier venait s'ajouter au précédent et l'ancien flic en conclut que tous les garages communiquaient entre eux par cette colonne vertébrale souterraine. Avec la plus grande lenteur, il parcourut les derniers mètres, guidé par ces râles d'un autre âge. Puis, respiration bloquée, il bascula dans l'inconnu. Le faisceau de sa lampe fouilla les ténèbres, s'accrocha à des grilles et au-delà à des formes prostrées et gémissantes.

Paul se statufia devant l'horreur du spectacle.

Dans la cavité, il compta dix cellules. Autant d'êtres emprisonnés. Drogés selon toute vraisem-

blance. Huit hommes et deux femmes, d'une saleté repoussante, qui baignaient dans leurs excréments, incapables de répondre à ses appels.

Passé le choc de la découverte, Paul resta hébété de longues secondes, se demandant qui, au XXI<sup>e</sup> siècle, pouvait pousser la barbarie aussi loin. Un questionnement éphémère au regard de sa responsabilité de citoyen. Porté par ces images effrayantes, il rebroussa chemin et s'empressa de ressortir. Mais à mi-chemin, une voix le rattrapa tandis que le faisceau d'une torche venant à sa rencontre l'aveuglait.

— Où cours-tu si vite petit rat curieux ?

### 3

*Dix jours plus tard, cimetière monumental de Rouen*

Fred Reignier ne s'imaginait pas se recueillir un jour sur la tombe de Gustave Flaubert. Ce qu'il faisait pourtant en ce matin d'octobre. Rien ne le prédisposait d'ailleurs à cela, habitant une bonne partie de l'année en Bretagne. À Dinard plus précisément, où de chez lui, il distinguait Cézembre et les îlots de la baie de la Rance, avec en toile de fond les remparts de la cité Corsaire.

Le reste du temps, il le passait à courir le monde en tant que reporter-photographe.

Mais pour l'heure, l'anecdotique n'effaçait en rien la douleur. Celle de la perte d'un frère.

Sans descendance directe, c'est donc à lui que les autorités avaient signifié la mort de Paul. Paul que des chasseurs avaient découvert en forêt de la Londe, une balle logée en pleine tête.

Fred avait matière à s'interroger. Comment un paisible retraité de la Police nationale avait-il pu se retrouver la victime d'un règlement de comptes ?

Devant ses interrogations, les enquêteurs étaient restés évasifs. « Monsieur, soyez patient ! L'enquête ne fait que débiter... »

Depuis son arrivée à Rouen, ses journées ressemblaient à de véritables marathons. Un parcours du combattant où il lui avait fallu reconnaître le corps, se plier aux contraintes de l'autopsie et organiser les funérailles. Dix jours à se battre contre les administrations, le notaire, les banques, les services des pompes funèbres et l'Évêché. Finalement, beaucoup de temps perdu et une énergie folle dépensée.

Heureusement, il commençait à y voir un peu plus clair. L'inhumation venait de s'achever. Paul avait rejoint Véronique dans le caveau familial pour une réconciliation éternelle.

Que demander de mieux ?

Fred avait serré les mains d'inconnus qui présentaient leurs condoléances. Un rituel dont il ne connaissait aucun acteur. Il supposa qu'il s'agissait là de voisins, d'amis ou d'anciens collègues venus



rendre un dernier hommage au défunt, mais il ne se perdit pas en conjectures. Il bredouilla sans conviction une vingtaine de fois les mêmes remerciements et s'en tint à une affliction de circonstance. Lors de ses nombreux voyages, il avait eu l'occasion de célébrer la mort de façon plus joyeuse dans des rites initiés par des populations dites « moins civilisées ». À leur exemple, il aurait voulu s'associer à une douleur plus enthousiaste. Mais là comme ailleurs, les convenances imposaient leur diktat. Ce qui n'excluait nullement les vautours mal intentionnés. Pendant la cérémonie, il en avait repéré deux ou trois, des confrères en quête de clichés volés. Un journaliste des *Informations Rouennaises* avait même tenté de l'interviewer au terme de l'office. Une initiative qui avait provoqué son courroux.

L'indécence avait ses limites.

Le respect aussi.

Malgré tout, il ne voyait pas d'explication à cette mort violente. À sa connaissance, son frère, flic sans histoire, plutôt bien noté par sa hiérarchie, n'était pas du genre à chercher les problèmes et encore moins à se laisser embarquer dans des situations qu'il ne maîtrisait pas. Alors que s'était-il passé ? Qu'avait-il fait pour connaître une fin aussi tragique ? Tout cela ne cadrait pas avec l'image qu'il gardait de Paul. Un être pondéré et réfléchi.

Il prolongea sa réflexion en musardant dans les allées du cimetière tout en réalisant quelques clichés.

Cela lui rappela un reportage récent au cimetière de Săpânța, une bourgade au nord de la Roumanie. Un lieu étrange où les stèles en bois peintes de couleurs vives représentaient presque toujours une scène de vie, une activité ou la cause du décès du défunt. Cette pratique initiée par un certain Stan Ion Pătraș, artisan local, mélangeait, de façon pittoresque et humoristique, traditions folkloriques et art naïf.

Lorsque ses obligations professionnelles le retenaient à Paris, Fred aimait de la même manière parcourir les allées du Père-Lachaise, à la recherche du détail insolite, un bloc à la main, en laissant libre cours à sa seconde passion, le dessin. Un autre exercice. Une perception plus subjective de l'œil.

Un instant, il s'arrêta devant la tombe de Marcel Duchamp et s'imprégna de l'épithaphe. « D'ailleurs c'est toujours les autres qui meurent. » Le temps pour lui de la noter et de croquer la sépulture en quelques coups de crayon assurés. Il allait repartir lorsqu'une jeune femme l'accosta. Fred se souvenait lui avoir serré la main. Grande dans un long manteau noir, cette trentenaire selon ses estimations se cachait derrière une paire de verres opaques qui lui mangeait le haut du visage tandis que ses cheveux blonds se perdaient sous un chapeau à larges bords.

Elle lui tendit une enveloppe au format A5.

— Désolée monsieur Reignier de vous aborder de la sorte, mais je suis pressée. Ces documents risquent de vous intéresser. Prenez-en connaissance